

**Au crépuscule, il arrive parfois
que le ciel se couronne d'étoiles**

Roseline OSSART

ISBN 978-2-36957-281-7

© 2021, Roseline OSSART

Aucun extrait de cette publication ne peut être reproduit, ni transmis sous une forme quelconque, que ce soit par des moyens électroniques ou mécaniques, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout stockage ou report de données sans la permission écrite de l'éditeur.

Publié par Editions l'Oasis, année 2021.

Ce livre a été publié sous la division auto-publication « Publiez votre livre ! », des Editions l'Oasis. Les Editions l'Oasis déclinent toute responsabilité concernant d'éventuelles erreurs, aussi bien typographiques que grammaticales, qui ne sont pas forcément en accord avec certains détails du contenu des livres publiés sous cette forme.

Dépôt légal : 3ème trimestre 2021.

Imprimé en Pologne par Bookpress.



9, Rte d'Oupia, 34210 Olonzac,
France
Tél (33) (0) 468 32 93 55
fax (33) (0) 468 91 38 63
Email : contact@editionsoasis.com

Boutique en ligne sécurisée sur www.editionsoasis.com

Vous avez écrit un livre, et vous cherchez un éditeur ? Vous pouvez publier votre livre via Éditions l'Oasis ! RDV sur notre site, rubrique « Publiez votre livre ! » pour plus d'informations.

Table des matières

Fait divers.....	7
Chère grande sœur	13
Le brigadier Delaporte mène l'enquête.....	27
Le brigadier Delaporte trouve le coupable.....	39
Les manticores	51
Cassandra	67
Alphonse et Auguste	77
« Tiens, c'est ta mère ! ».....	85
Le meilleur des mondes	95
Le départ	109

*À toutes celles, à tous ceux qui n'ont pas pu, qui n'ont pas osé parler,
À toutes celles, à tous ceux que l'on n'a pas voulu entendre.*

*Ne craignez pas les hommes
Rien n'est voilé qui ne sera dévoilé
Rien n'est caché qui ne sera connu.
Ce que je vous dis dans les Ténèbres,
Dites-le en pleine lumière.
Ce que vous entendez au creux de l'oreille,
Proclamez-le sur les toits,
Ne craignez pas ceux qui tuent le corps
Sans pouvoir tuer l'âme.*

Matthieu X 26-33

Fait divers

Le retriever joueur du jeune homme du second faisait désormais écho aux gémissements lugubres et insistants. Ils provenaient de l'appartement du rez-de-chaussée. Plusieurs voisins se retrouvèrent sur le palier. Monsieur Frigemont, le président du syndic, fendit le groupe pour se frayer un passage.

— Avec les locataires, y a toujours des problèmes, maugréa-t-il.

Il sonna, tambourina, le chien aboya plus fort, mais personne ne se manifesta. Finalement, il tourna simplement la poignée, la porte s'ouvrit et il fut propulsé à l'intérieur, le reste de la petite troupe à sa suite.

Le grand labrador noir se mit à gémir doucement, mais leur fit bon accueil, soulagé, semblait-il, d'avoir enfin été entendu. Une jeune femme en tenue de jogging s'avança vers la forme humaine allongée sur le sol. Elle approcha sa tête de la poitrine de la vieille dame, lui prit le pouls, puis tâta délicatement la plaie béante sous les cheveux coagulés par le sang. Elle se releva et dit simplement :

— Quelqu'un peut-il faire le 112 ?

Parmi ceux qui avaient pénétré dans l'appartement, certains reculèrent prudemment vers le palier. Quelques-uns restèrent figés dans le petit salon. Bientôt, les gyrophares bleus éclairèrent l'immeuble de leur lueur de mauvais augure, on entendit le claquement des portières. La police et l'équipe du Samu arrivèrent presque ensemble sur les lieux. Les urgentistes s'affairèrent autour de la victime, mais elle ne reprenait pas connaissance. Le policier le plus jeune sortit son portable. Après un bref échange avec celui qui devait être leur chef, il inspecta rapidement le logement. Rien ne semblait avoir été déplacé ou dérobé. La serrure n'avait pas été fracturée. De toute évidence, la vieille dame avait laissé entrer son agresseur. Il s'agissait de madame Philomène Baudoux. On releva les noms de tous ceux qui se trouvaient là. Le deuxième policier tentait de refouler les curieux en train de s'agglomérer dans le couloir.

— Je lui avais dit que ce n'était pas prudent de vivre ainsi seule au rez— de— chaussée !

À chaque nouvel arrivant venu s'agglutiner au groupe, monsieur Frigemont répétait la même phrase. À chaque reprise, il élevait un peu plus la voix, se gonflant toujours davantage du poids de ses propos et de son importance. Cela se transformait en une litanie grinçante, accompagnée en sourdine par les murmures d'approbation de certains, heureux de se libérer d'un confus sentiment de culpabilité.

— Oui, mais elle aimait son petit jardin, risqua une dame qui n'avait encore rien dit. De toute évidence, elle pensait « Et si c'était moi ? ». Elle semblait éprouver une réelle compassion, ne pas être là uniquement en raison de l'attrait bizarre qu'exercent sur la plupart d'entre nous les faits divers les plus sordides, les drames de toutes sortes, les crimes en tous genres. Madame Frigemont du troisième lui coupa la parole :

— Ça saurait bien être un coup des jeunes de ce nouveau lotissement HLM qui traînent ici !

— Et tous ces étrangers ! renchérit son mari.

Une certaine Jeanine Mirabilis était venue se joindre au petit attroupement, tout en restant prudemment à l'arrière, précisément pour « ne pas s'en mêler ». Elle s'éloigna alors discrètement en marmonnant :

— Je dois y aller, j'ai une réunion importante.

Peu lui prêtèrent attention, car on avait pris l'habitude de la voir ainsi s'enfuir à petits pas pressés, voire en courant. Elle ne parlait que pour évoquer son appartenance à un mystérieux groupe. Si un curieux la pressait de questions, elle répondait qu'elle appartenait à un « groupe fermé », réservé à de rares initiés.

Du reste, maintenant que les secours étaient là, les esprits étaient tranquillisés et il ne leur restait qu'à échanger quelques banalités pour finir d'évacuer tout zeste de culpabilité.

Les voisins déclarèrent tous avoir été alertés par les aboiements du chien ; auparavant, personne n'avait rien vu, rien entendu.

Philomène se sentait trop faible pour faire le moindre mouvement, encore moins pour parler. Elle eut conscience de présences dans la pièce, puis de bruits de pas lourds et pressés qui avaient mis fin aux commentaires des uns et des autres. On la souleva puis on la déposa sur le brancard avec efficacité. Avant qu'on l'enfourne dans la voiture du Samu, elle perçut le craquement des feuilles mortes sous les pieds des urgentistes et sentit la caresse du vent frais d'automne sur son visage. Elle entendit les véhicules qui freinaient puis accéléraient à nouveau après avoir dépassé l'ambulance à l'arrêt. L'un des infirmiers claqua les portes arrière et lança à l'autre qui s'était installé au volant :

— C'est bon, tu peux y aller, pas la peine de mettre la sirène, c'est fini pour elle.

Ainsi c'était fini pour elle, déjà ? Trois petits tours et puis s'en vont... Sa propre mort, elle l'avait longuement anticipée. Le temps du passage était proche et inéluctable, elle le savait bien. Mais... Mais son esprit se laissait néanmoins sans cesse aspirer par les préoccupations du quotidien. Elle ne s'était pas attendue à être si vite parvenue à la porte dernière.

Dans la confusion où elle se trouvait, cependant elle sentait que non, ce n'était pas tout à fait la fin, les forces de vie et de mort combattaient toujours en elle.

L'ambulance s'arrêta brusquement, la civière fut roulée à l'intérieur de l'hôpital, sans hâte excessive. Cela eut pour effet de ramener un moment Philomène à la conscience. Elle pensa qu'elle venait tout juste de retapisser son salon. Les prochains locataires s'empresseraient sûrement d'arracher ce papier peint pour en remettre un à leur goût. Quelle idiote ! Si elle avait su qu'il lui restait si peu de temps à vivre, sans doute l'aurait-elle mieux utilisé.

Son esprit la ramena au présent, car on lui faisait subir les examens d'usage, puis on lui trouva une chambre.

Elle n'était pas seule, le lit voisin était occupé, mais elle pouvait enfin se réfugier en paix dans son monde intérieur. Après tout, la solitude lui avait déjà donné une longue expérience de cela. Elle eut conscience d'entrer dans une sorte d'état de grâce, maintenant que la partie allait bientôt prendre fin, ou peut-être était-ce l'effet des analgésiques ?

Chère grande sœur

Philomène reprit connaissance. Une douleur sourde lui vrillait le crâne. Sa main droite, en tâtonnant, lui apprit que sa tête était entourée d'un gros bandage. Son bras gauche était immobilisé par une perfusion, comprit-elle ensuite. Elle ouvrit les yeux, explora les contours de la pièce. De son lit, elle entrevit un bout de ciel gris à travers la fenêtre. Rien d'autre. Elle réalisa qu'elle se trouvait à l'hôpital, mais elle n'avait aucune idée de ce qui l'avait amenée là.

On ne cessait d'entrer et de sortir de sa chambre. Ces personnes appartenaient au présent avec les pensées, les émotions qui émanaient d'elles. Elles prenaient place dans la conscience de Philomène plus ou moins durablement, plus ou moins profondément. Elles s'éloignaient, s'évanouissaient ensuite. C'était les acteurs d'une pièce dans laquelle elle-même ne tenait plus vraiment de rôle.

L'un des rares jouets que Philomène se souvenait avoir reçus en cadeau était un petit chien en plastique transparent. Les rouages qui l'animaient étaient ainsi rendus visibles. Philomène trouvait fascinant de découvrir ce qui le faisait marcher et tirer la langue. Sa

vie durant, les autres avaient été, bien malgré elle, des petits chiens en plastique. À ce moment, son empathie presque pathologique lui paraissait plus aiguisée que jamais. Cette capacité empoisonnée à percer l'apparence des choses et des êtres, elle la conserverait donc jusqu'au dernier instant.

Certaines présences s'imposaient plus que d'autres. Le même aide-soignant s'occupait d'elle à intervalles réguliers. La vieille dame alitée fut d'abord heurtée par la brutalité de ses gestes et sa manie de lui crier dans l'oreille. Sans doute la croyait-il sourde. Ce colosse barbu lui faisait peur. Il fut aussi le seul à s'apercevoir qu'un deuxième oreiller atténuait ses douleurs. Philomène lui en fut reconnaissante. Sous sa rudesse, elle perçut de plus en plus les éclairs d'humanité dont il se montrait capable.

La première à entrer dans sa chambre ce matin-là fut l'infirmière de jour. Philomène entrevit une grande femme mince sanglée dans une blouse impeccable. Ses gestes s'avéraient toujours précis, efficaces, sa voix chaleureuse. Derrière la compétence et le dévouement professionnels, Philomène sentait pourtant sa lassitude. Son esprit était assombri par les préoccupations, les soucis. La petite avait besoin de chaussons neufs pour la danse, le garçon souffrait, ses lunettes bon marché, ses vêtements achetés à la friperie, ses bons

résultats scolaires : il était « l'intello », la tête de Turc à l'école. Que faire ? ...

Trop souvent, les autres avaient été pour elle telle cette affiche d'un film d'horreur : d'un crâne découpé à la scie, s'échappent toutes sortes de visions de crime et d'insanité... Toutefois, elle était peu à peu parvenue à moins se laisser engluier dans la laideur du monde. Alors elle s'ouvrit à de précieuses découvertes : des cœurs qui irradiaient la bonté, parfois enfouis sous des carapaces austères, des âmes qui se tournaient vers le bien comme les tournesols se tournent vers le soleil.

Un matin, elle entendit des bruits de conversation dans le couloir, une voix dominait, mal placée, suraigüe, impérieuse, une phrase revenait comme un leitmotiv :

Mon mari qui est médecin...

À eux seuls, ces mots ramenèrent Philomène des dizaines d'années en arrière : *chère grande sœur !*

La porte de sa chambre fut ouverte avec une soudaineté brutale.

— Alors la petite dame, elle se réveille ? Elle n'a pas enlevé sa perf aujourd'hui ? Elle sait que l'on a d'autres patients à s'occuper ?

À ce ton autoritaire et condescendant, Philomène devina qu'il s'agissait de l'infirmière-chef. Rien à voir avec la chaleur bourrue de

la grosse aide-soignante à l'accent ensoleillé. Ce « on » et ce « elle », s'adresserait-on ainsi à un semblable, à un égal ? Dessous les lunettes à monture en métal, le regard était d'acier. Les cheveux étaient tirés en arrière en un chignon impeccable. La bouche fine à l'excès laissa juste échapper un léger sifflement. Le hochement de tête se voulait lourd de sous-entendus. Une personne de son importance n'avait pas de temps à perdre avec ces vieillards qui encombraient son service. Ce n'était pas, tant s'en faut, l'un des cas les plus intéressants et l'on avait besoin du lit. Sans abaisser un moment son regard vers Philomène, le dos toujours bien droit, elle sortit de la chambre plus vite encore qu'elle n'y était entrée. Dans le couloir, à peine la porte refermée, Philomène entendit à nouveau :

— Je disais donc, *mon mari qui est médecin...*

Oui, cette infirmière-chef était bien l'un des nombreux clones de *chère grande sœur* rencontrés au cours de son existence.

Mon-mari-qui-est-médecin. Comment une phrase si anodine avait-elle pu exhumer aussi instantanément toute l'adolescence de Philomène ? Elle ressuscitait la part d'elle-même la plus sombre et la plus enfouie, la part si longtemps dissimulée à ses propres yeux.

Philomène avait grandi dans l'indigence. Le père ne gagnait pas assez d'argent pour satisfaire l'avarice et le bovarysme de la mère. La relative pauvreté n'était rien. De la misère affective, intellectuelle, sociale, Philomène mettrait toute une vie à s'extirper.